

POST-PHOTOGRAPHIE

Finis les clichés !

Ni pellicule ni carte SD, mais une bonne connexion internet. Les post-photographes ne s'encomrent pas d'appareil. À quoi bon, quand des trillions d'images sont à portée de clic ? Ces explorateurs 2.0 extraient des réseaux d'inattendues pépites.

Texte : **Christelle Granja** - Photos : **Mishka Henner**



oubliez la sacoche en bandoulière et le trépied : YouTube, Flickr ou Google Street View débordent d'un flot visuel exponentiel, télé-

chargeable et transformable à volonté. Désormais, pour être photographe, un ordinateur et du Wi-Fi suffisent. « Pourquoi prendre encore de nouvelles photos, alors que notre époque est noyée sous les images et que quelques secondes suffisent pour visualiser n'importe quel coin du monde ? », interroge Mishka Henner. Cet artiste belge qui habite Manchester a remis son boîtier depuis près de dix ans. Pourtant, s'il ne crée plus d'images de toutes pièces, ses œuvres existent bel et bien, accrochées aux quatre coins du monde, de New York (au MoMA entre autres) à Turin, ou récemment à Paris lors de la foire internationale Paris Photo et pour l'exposition « Coder le monde » à Beaubourg.

« Les post-photographes, c'est-à-dire les photographes sans appareils, s'affirment depuis une douzaine d'années », observe Dominique Moulon, curateur et historien spécialiste de l'art numérique. Avec la fin de l'adrénaline du reportage, la surabondance de l'image signifierait-elle la disparition de l'artiste ? Au contraire : elle lui fournit plutôt une formidable matière première. Et sous l'action de ces « photographes de canapé », la toile de fond numérique devient un impitoyable révélateur du réel. Ainsi, pour sa série *Feedlots*, Mishka Henner présente des clichés à l'intrigante beauté plastique. Des lignes géométriques claires dessinent de petits carrés ; de grandes courbes rouges et vert fluo tachent des zones grises. « Je suis



tombé sur ces images par hasard, en surfant sur Google Earth, alors que j'étais en train d'étudier les champs pétroliers américains. J'étais stupéfait, j'ai mis du temps à comprendre ce que c'était », raconte l'artiste. Et pour cause : « Ce qu'on voit, c'est de la merde et de la pisse ! », ironise le quadragénaire. Plus précisément, il s'agit de vues aériennes de fermes texanes pratiquant l'élevage intensif du bétail : des *feedlots* (littéralement, parcs d'engraissement). Les déchets y sont regroupés en de vastes lagons, qui doivent leurs teintes vives aux cocktails chimiques destinés à accélérer la décomposition. « Ces vues sont révélatrices d'une attitude particulière envers la vie et la mort, qui fait partie de la culture contemporaine », explique Mishka Henner. « Dans l'élevage traditionnel, une vache est "prête" pour l'abattage à 5 ans. Aujourd'hui, dans ces *feedlots*, avec

“Sous l'action de ces « photographes de canapé », la toile de fond numérique devient un impitoyable révélateur du réel.”



Photographies issues de la série Turbines (2017- 2018) réalisée par Mishka Henner. « En me promenant sur Google Earth, j'ai réalisé qu'en quelques années seulement, le paysage américain avait été transformé par une nouvelle industrie de l'énergie ; après les champs pétroliers, les éoliennes », explique l'artiste.

l'usage d'hormones de croissance et d'antibiotiques, ce temps a été réduit à moins de 18 mois », précise-t-il.

ARPENTER LE NUMÉRIQUE... POUR TISSER SA TOILE

Ce terroir texan aux allures d'enfer pour végans, Mishka Henner l'a documenté depuis l'atmosphère tamisée de son bureau anglais. Chaque cliché de cette série photographique est composé de multiples captures d'écran haute résolution – des centaines provenant de Google Earth – que l'artiste a patiemment assemblées. En bon « post-photographe », il ne prend donc pas de photographies, mais détourne et se réapproprie des images déjà réalisées ; des bits numériques produits par des satellites ou des smartphones d'amateurs. « Cette démarche s'enracine dans le travail d'appropriation expérimenté par

les surréalistes, dont Marcel Duchamp, mais elle puise aussi dans l'art post-digital », analyse Dominique Moulon. Au début du xx^e siècle, face au développement de la photographie, les peintres de l'avant-garde rejetaient le réalisme. Aujourd'hui, les post-photographes s'interrogent en écho : à quoi bon prendre encore des photos, si c'est déjà fait par tous et partout ?

Ainsi, le Canadien Jon Rafman traque sur Google Street View les rues où règnent la prostitution ou le banditisme : des échanges barbares révélés crûment par la neutralité robotique de la caméra Google. Quant au Français Clément Valla, il donne à voir avec ses *Postcards from Google Earth* d'aberrantes représentations de la surface de la Terre, où des routes gondolent sur des reliefs de canyons. Des bugs apparents qui questionnent le fonctionnement de

Google Earth, cette base de données travestie en représentation photographique. Autre médium, autre projet : l'Américaine Penelope Umbrico compile avec *Sunsets*, dès 2006, une kyrielle de clichés de couchers de soleil d'anonymes, issus d'une simple recherche avec le tag « sunset » sur Flickr. Clin d'œil ironique sur l'uniformité des pratiques 2.0. ou expression d'une poésie universelle, son œuvre chatoyante et exponentielle offre aujourd'hui un panorama composé de plusieurs millions de photographies.

L'INVISIBLE DANS L'ULTRA-VISIBLE

« Sur un appareil photo, il y a une lentille unique. Mais quand on est conscient d'être entouré de millions de lentilles, il est absurde de continuer à regarder le monde à travers un seul capteur ! Ignorer les écrans, c'est ignorer les fondements mêmes sur lesquels repose une grande partie de la culture », défend Mishka Henner. C'est donc bien là, dans cette production visuelle spontanée dépourvue de prétention artistique et mise à la portée de tous, que le photographe entend trouver nos codes génétiques culturels et révéler les structures qui sous-tendent nos sociétés. Explorer l'ultra-visible pour donner à voir l'invisible : il fallait oser. Mais à l'ère du tout-image, le monde a-t-il encore une face cachée ?

« La démarche de Mishka Henner est résolution politique », soutient le curateur Dominique Moulon. L'artiste s'appuie sur des alliés inattendus et non consentants ; sous son action, satellites et caméras de surveillance deviennent les serviteurs de causes écologiques. Ainsi, aux États-Unis, une législation baptisée « ag-gag » [« agriculture bâillonnée » en français, ndlr], héritage d'une victoire

Coronado Feeders, Dalhart, Texas. Cette vue aérienne d'un feedlots, (littéralement, parc d'engraissement), composée d'images de Google Earth, est issue de la série Feedlots (2012 - 2013) de Mishka Henner.

lobbyiste, protège les acteurs agricoles d'éventuels lanceurs d'alerte et dénonciations. Elle interdit purement et simplement de photographier des *feedlots*. Mais l'imagerie satellite n'est pas dans le champ d'application de la loi... « Souvent, on m'a demandé comment j'avais réussi à photographier ces espaces défendus. C'est simple : je n'ai rien photographié, ces images existaient déjà ! », sourit l'artiste. Noyés par les milliards de données disponibles, personne n'avait remarqué ces édifiants feedlots. La série *Dutch Landscapes* expose une autre trouvaille

“Il est absurde de continuer à regarder le monde à travers un seul capteur ! Ignorer les écrans, c'est ignorer les fondements mêmes sur lesquels repose une grande partie de la culture.”

rescapée des flots digitaux : cette fois-ci, il s'agit du territoire néerlandais, saisi à travers Google Earth. Sur de nombreuses vues aériennes, juxtaposées à la géographie artificielle de ce petit pays bâti pour plus d'un quart sous le niveau de la mer, des zones entières sont « photoshopées » à grand renfort de couleurs vives et contours approxi-



matifs. « On croirait des dessins d'enfants ! », relève Mishka Henner. Ces étonnants « coloriage » correspondent en fait aux emplacements de sites militaires ou énergétiques jugés sensibles, que les services d'intelligence hollandais ont souhaité rendre confidentiels. « C'est fascinant : nous savons qu'il y a actuellement sur le web, en libre accès, des

images absolument bouleversantes, mais que personne n'a encore vues et ne verra sans doute jamais. Le renouveau de la photographie passe par notre capacité à manier ce matériel : que dit-il de la société qui le fabrique ? La photographie est en train d'expérimenter son cubisme ! », veut croire Mishka Henner.  <http://mishkahenner.com>